

Article

« Christophe Colomb, héros mythique d'un apprenti écrivain »

Marie Miguet-Ollagnier

Études françaises, vol. 28, n°2-3, 1992, p. 179-186.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035888ar>

DOI: 10.7202/035888ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Christophe Colomb, héros mythique d'un apprenti écrivain

MARIE MIGUET-OLLAGNIER

La figure de Christophe Colomb a le même statut que celle de Jeanne d'Arc ou de Napoléon: il s'agit à l'origine de personnages historiques, mais l'imagination collective s'empare d'eux, les inscrit dans des scénarios où s'expriment quelques conflits essentiels de l'homme, pris entre l'explication rationnelle et l'interprétation mystique (les voix de Jeanne), l'ignorance des premiers temps du monde et les séductions de la technique (Christophe Colomb).

En cette période où les Européens célèbrent le cinquantième anniversaire de la première navigation de Colomb, il est curieux de voir comment un adolescent d'il y a un peu plus d'un siècle se représentait le découvreur du Nouveau Monde. C'est ce que permet d'apprécier une rédaction écrite par Marcel Proust à l'âge de quatorze ans et demi, publiée par André Ferré dans son ouvrage *les Années de collège de Marcel Proust*¹. Le texte de quatre pages est intitulé «L'éclipse», il a été rédigé en mars 1886. Marcel Proust faisait alors sa première année de seconde au lycée Condorcet; il devait à la rentrée suivante redoubler cette classe. Presque constamment

1. André Ferré, «L'éclipse», dans *les Années de collège de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, «Vocations», 1959, pp.125-128. Le manuscrit est déposé à la Bibliothèque Nationale (NAF 16611, microfilm 1477, folios 20 à 22). L'écriture est soignée, il n'y a qu'un petit nombre de ratures ou de surcharges. Elle serait de la main de M^{me} Proust (*Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade» 1971, p. 872).

absent cette année-là, restait-il pourtant en rapport avec son professeur de lettres, et lui envoyait-il des devoirs obéissant au canevas fourni en classe à ses camarades? Cette habitude de suivre un canevas détaillé est attestée par le brouillon d'une composition en français de l'année précédente, «Le gladiateur mourant²». Plus probablement le destinataire du devoir aura été sa mère, puisque la copie porte seulement la mention «Marcel». André Ferré pense que sur un devoir ancien consacré à Agrippine, la femme de Germanicus, l'indication *Lege quæso*³ s'adresse à Jeanne Weil.

LES ÉPREUVES DU HÉROS

Qu'il s'agisse d'un choix personnel ou imposé, délibéré ou suscité par le hasard d'un nom remémoré — une année précédente Marcel a été l'élève du fameux naturaliste Colomb qui entrera en littérature sous le nom de Christophe, auteur du *Sapeur Camember* —, Marcel réfléchit sur un héros soumis à une épreuve surmontée victorieusement. Il raconte en le sublimant le quatrième voyage de Colomb, celui au cours duquel, une ultime tempête se déclarant à l'entrée de la mer de Cuba, fit échouer sa flotte à la Jamaïque. L'accent n'est pas mis sur l'exploit le plus célèbre du navigateur, la découverte du continent américain, mais sur le renversement de situation qu'opère l'intelligence d'un nouvel Ulysse ayant frôlé la catastrophe.

Notons le schéma 3+1 souvent utilisé dans les récits nourris par le mythe: les trois premiers voyages ne sont que des essais destinés à être surpassés par le quatrième. Le futur écrivain sait déjà que pour magnifier un personnage, il faut au départ accumuler autour de lui tous les obstacles, tous les handicaps apparemment insurmontables, qui rendent vraisemblables sa défaite et son humiliation. Et c'est sans doute pourquoi il choisit le quatrième voyage, celui que le navigateur génois entreprit en 1502, à l'âge de cinquante et un ans. La narration n'économise pas les accents pathétiques. Marcel insiste d'abord à de nombreuses reprises sur l'obstacle du grand âge: «ce vieillard à longue barbe blanche», «l'illustre vieillard», «ses yeux tristes et éteints par la tristesse et les années», «très vieilli par les chagrins».

Le navigateur est également soumis à l'épreuve de la jalousie, il est méprisé, raillé par ses compatriotes, il sort à peine de prison lorsqu'il entreprend cette quatrième expédition. La fabuleuse découverte de 1492 est loin de lui avoir

2. André Ferré, *op. cit.*, p. 114.

3. *Ibid.*, p. 105.

attiré la reconnaissance durable du Roi. En effet, s'il a été accueilli en triomphateur après sa première navigation, en 1502, il est en disgrâce auprès du roi Ferdinand.

Colomb, comme les grands héros d'épopées antiques, Ulysse ou Énée, doit encore faire face à la nature hostile. La tempête appartient à la topique de l'épopée. Au chant V de *l'Odyssee*, Poséidon déchaîne les vents, le bateau d'Ulysse se disloque et c'est à la nage que le héros doit aborder le rivage des Phéaciens. *L'Énéide* commence directement par une tempête alors que les Troyens en exil viennent de quitter la Sicile. La flotte d'Énée est dispersée et endommagée, seuls sept bateaux, dans un premier temps, abordent à Carthage. Tous ces textes sont la nourriture quotidienne du lycéen. Dans *Jean Santeuil*⁴, le héros en classe de seconde (comme Marcel rédigeant «L'éclipse») se voit infliger en pensum la traduction des deux cents premiers vers du chant VI de *l'Odyssee*: on y voit l'ancien roi d'Ithaque, rescapé du naufrage, nu, en fâcheuse position devant Nausicaa et ses compagnes.

Comme ses modèles mythiques, Christophe Colomb voit sa flotte détruite et le lycéen a recours au vocabulaire néo-classique pour évoquer ce troisième obstacle: «ses navires ballotés quelques jours sur les flots furieux allèrent échouer à la Jamaïque».

Au cours de son périple le navigateur héroïque est souvent affronté à des adversaires pervers (les Sirènes) ou brutaux (le Cyclope). Énée, nouvel Ulysse, passe à son tour, au chant III de *l'Énéide* au large de Charybde et Scylla et de l'île de Polyphème. Comme le remarque Jacques Perret annotant un passage de ce même troisième chant: «Le plus souvent les navigateurs poussés en des terres inconnues ont à y entreprendre des explorations pleines de surprises, à affronter des dangers, à solliciter la bienveillance des indigènes⁵.» Colomb à son tour doit se mesurer à cette épreuve attendue de la navigation. Comme Ulysse et ses compagnons devant faire face au projet meurtrier du Cyclope, Christophe Colomb et le groupe de marins restés à la Jamaïque (d'autres sont partis chercher un vaisseau à Saint-Domingue) doivent affronter une révolte des Peaux-Rouges. Le rapport de forces semble annoncer la défaite du navigateur européen: cinquante contre cent mille.

4. Marcel Proust, *Jean Santeuil*. Édition établie par Pierre Clarac et Yves Sandre, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1971, p. 255.

5. Virgile, *Énéide*, t.I. Texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris, «Les Belles Lettres», 1977, p. 98.

RUSE ET VICTOIRE

Mais le mythe aime faire triompher l'individu du grand nombre, l'enfant David du géant Goliath, l'astuce de la brutalité. C'est au moment même où devrait s'affirmer sa défaite que le héros mythique obtient un miraculeux renversement de situation, soit par le recours à une ruse intelligente — Ulysse déclarant se nommer *personne* et rendant vains les appels au secours du Cyclope —, soit par une bienveillance du destin : dans leur dénuement, Énée et ses compagnons, arrivés sur la terre de Latinus, mangent leurs « tables », c'est-à-dire les galettes sur lesquelles ils avaient posé leurs mets, et réalisent sans le savoir, la prédiction de l'oracle qui avait annoncé leur triomphe. Dans le récit du lycéen Marcel, nous assistons à une conjonction de ces deux éléments : la révolte des habitants de l'île a lieu — heureux hasard — quelques heures avant une éclipse de lune : c'est la bienveillance du destin. En outre, la science de Colomb utilise dans un discours rusé ses connaissances d'Européen et obtient un revirement des indigènes. L'observation des astres qu'il pratique depuis longtemps lui a permis de calculer la survenue imminente de l'éclipse. Son don d'éloquence transforme ce savoir en instrument d'intimidation de ses adversaires. Notons que le héros d'épopée est souvent un habile parleur, capable de séduire ses interlocuteurs, même si sa situation de départ (celle de naufragé pour Ulysse devant Nausicaa) ne lui donne pas l'avantage. Colomb tel que le présente Marcel Proust a recours à un moyen moralement discutable : mais dans le mythe la fin justifie les moyens. Supposant, ce qui est le cas, que ses adversaires, les indigènes, disposent de connaissances nulles et d'une intelligence bornée, il pratique une intimidation de nature théologique : « la colère divine s'appesantira sur vous et dans quelques heures la lune, qui maintenant brille si claire au ciel, se voilera et Dieu vous plongera dans l'obscurité la plus profonde ». Cette idée s'est présentée à lui sous la forme d'une illumination : « soudain un éclair a passé dans ses yeux ». Rien ne décèle le recours au mensonge : il a « une voix ferme », puis une fois qu'il a prononcé son discours, « une expression calme et douce » qu'explique « le sentiment du devoir accompli ».

Les sauvages, voyant en Colomb un maître des astres, font de lui une divinité, se mettent à genoux, implorent son pardon, puis manifestent bruyamment leur joie lors du retour de « l'astre bien-aimé ».

L'auteur de la rédaction s'identifie visiblement au héros, il est heureux de voir le triomphe final de la « civilisation » sur la barbarie, même s'il exprime brièvement un peu de compassion pour « ces pauvres sauvages terrifiés et fous d'angoisse ».

Une certitude de la supériorité occidentale efface la pitié pour ces êtres qui en sont encore à un stade instinctif, infantile: «poussés par un sentiment de curiosité habituel à ces peuples». Colomb a agi pour la bonne cause, il a la «conscience qu'il venait peut-être de sauver bien des vies humaines».

IMPLICATIONS PERSONNELLES

Marcel est nettement à un âge où il a besoin d'hypostasier une instance parentale pouvant lui servir de modèle. Sait-il que Colomb, comme lui-même, a une ascendance maternelle juive, et s'intéresse-t-il pour cette raison à l'explorateur? La rêverie sur Colomb peut en tout cas apparaître comme une libération, une évasion compensatrice, à l'adolescent que la maladie empêche de rejoindre ses camarades de lycée. Il est le prisonnier de l'arche, veillé par sa mère qu'évoquera dix ans plus tard, avec émotion, la préface des *Plaisirs et les jours*. Peut-être superpose-t-il déjà Noé, le navigateur des premiers temps du monde, à Colomb, le héros du début des temps modernes? Par l'imagination il traverse les océans, se confronte à des formes frustes de vie, court des dangers, remporte une victoire. Sa culture triomphe de l'ignorance. Quoiqu'il fasse nuit sur terre — l'éclipse —, il ne verra jamais aussi bien le monde qu'à ce moment-là.

Mais la rédaction paraît surtout l'occasion de construire une figure paternelle digne d'admiration: en elle s'incarnent la science exacte et la loi. Beaucoup de raisons peuvent amener Marcel à superposer les deux images de Christophe Colomb et d'Adrien Proust. Il compose sa rédaction au mois de mars, mois de l'anniversaire de son père qui vient, en 1886, d'avoir cinquante-deux ans. À un an près, c'est l'âge de Colomb quand il entreprend sa quatrième expédition. Un an avant, en 1885, un portrait officiel réalisé par Lecomte du Nouÿ a fixé pour la postérité les traits du savant médecin: la barbe légèrement blanchie ressemble à celle que le jeune écrivain prête au navigateur. Le calme, la douceur, le sang-froid, le goût de l'ordre que la narration attribue à Colomb, sont aussi les qualités qu'a voulu mettre en lumière le portrait du peintre. Par la toge d'apparat garnie d'hermine et d'un gland doré dont il l'a revêtu, par les deux accessoires de la plume d'oie et du sablier, Lecomte du Nouÿ a fait reculer dans le temps le savant, qui ressemble assez à un gentilhomme du début du XVI^e siècle. L'enfant, au cours de conversations familiales, a dû entendre parler des missions scientifiques du père et notamment du voyage long et dangereux qui, en 1869, l'a amené en Russie,

en Astrakan, en Perse, avec un retour par La Mecque, la Turquie et l'Égypte⁶.

Le texte rappelle, à propos de Colomb, l'acceptation d'une tutelle paternelle par les compagnons de voyage: «maintenant son équipage mettait en lui tout son espoir, l'aimait et le vénérât comme un homme supérieur et dont il sentait dépendre quelque chose de plus grand que les intérêts du jour». L'essentiel de la page est consacré à l'extension de cette paternité à une peuplade révoltée, à une sorte de horde primitive purement livrée à ses instincts. Il n'y a pas besoin de lire beaucoup entre les lignes pour deviner un conflit de type œdipien. Les fils rebelles sont un moment présentés sous un aspect séduisant: «tous ces corps nus et cuivrés, armés de lames brillantes». On a presque honte, tellement c'est évident, de voir un attribut phallique dans les lames brillantes. Mais les enfants se soumettent, apprennent la loi du père, représentant de l'autorité du Roi, du pape, de Dieu, du cosmos. C'est en s'en remettant à la loi du père qu'ils ont une chance de pouvoir partager avec lui la femme, une femme s'incarnant dans la lune voilée. La féminité de la lune s'affirme dans le rapport qu'elle entretient avec une terre maternelle et féconde: «épandant sur les plaines fertiles de larges bandes de lumière pâle et mystérieuse». Dans un premier temps, Colomb confisque à son profit la lune-femme, puis il la rend aux Peaux-Rouges repentants. Grâce à la soumission au père, Marcel peut sortir de l'enfance, se diriger vers l'avenir. Tous les écrits scientifiques d'Adrien Proust affirment la certitude de faire avancer la civilisation par la diffusion des principes d'hygiène auxquels sa vie et son œuvre ont été consacrées.

À propos de cet exercice scolaire, Marcel Proust apprend à écrire. Il n'évite pas encore ce que Pascal appelle les fausses fenêtres pour la symétrie: «l'étendue et la profondeur de ses connaissances», «la précision et l'élévation de ses recherches». La description de la «lune brillante et claire au milieu d'un ciel pur et constellé d'étoiles» apparaissant dans «une de ces belles nuits pures et sans nuages qui n'étendent que sur les contrées équatoriales leur calme et leur majesté», est mal déglagée des modèles de Flaubert et de Chateaubriand qu'il a pu lire dans des morceaux choisis scolaires. On y entend l'écho d'une «nuit dans les déserts du Nouveau Monde» venant du *Génie du christianisme*, ou un reflet du spectacle nocturne de Carthage dans *Salammbô*; l'arrière-plan liquide de ce dernier texte a pu susciter, chez Marcel, «au fond

6. Claude Francis et Fernande Gontier, *Proust et les siens*, Paris, Plon, 1981, p. 37.

la mer unie, silencieuse, azurée ». Certains adjectifs trop aimés en cette fin de siècle se retrouvent sous la plume du lycéen : « pâle », « pur », « mystérieux », « immaculé ».

Pourtant le style du futur écrivain est préfiguré dans deux passages du texte ; d'abord dans une coordination légèrement hardie : « comment franchir ce rempart de corps et de lames ? » Mais il innove surtout dans le système d'hypothèses multiples concernant les causes de la rébellion, système introduit par trois occurrences de « soit que ». Ce type de phrase à bifurcation deviendra une des matrices stylistiques de la *Recherche*. Trois causes peuvent en effet expliquer la révolte des hommes de la Jamaïque. Le troisième « soit que » se développe tant que Marcel Proust trouve bon de sauter une ligne pour isoler clairement l'apodose :

« soit enfin que cette rébellion fût l'œuvre des ennemis de Colomb, de ceux que F. le Catholique avait mis à sa place dans le gouvernement des Antilles, et qui craignaient de lui voir recouvrer dans cette expédition son crédit et ses honneurs,

les indigènes se révoltèrent. »

À l'occasion de ce travail sur la phrase se révèle déjà une singulière maturité de réflexion. Ce n'est plus le schéma simple, susceptible de faire sourire, barbarie contre civilisation⁷. La civilisation elle-même infiltre la barbarie, se sert d'elle à des fins sournoises.

En cette époque où des manifestations, des deux côtés de l'océan, viennent de nous rappeler le cinquième Centenaire de la Découverte de Colomb, cette page nous fournit un document original sur la réception de la geste du navigateur par un adolescent bourgeois d'âge scolaire. Dans le monde politiquement stable qui était celui de la Troisième République, ne mettant pas en doute ses valeurs, un jeune homme héroïse une figure de père, de savant, de chef. Il regarde avec les yeux de celui-ci les débordements d'une horde immature, qui pourtant le séduit peut-être ou lui inspire une fugitive pitié. On imagine mal un parti pris idéologique analogue chez un adolescent actuel. À l'époque où l'on conteste la notion de civilisation, on se méfie de l'héroïsme et des figures paternelles : la sympathie se porterait plutôt vers les indigènes révoltés.

7. Les civilisés sont d'ailleurs capables de devenir barbares, comme le dit la deuxième subordonnée introduite par « soit que » : on suppose qu'ils ont infligé aux indigènes des traitements inacceptables.

Mais ce n'est pas seulement l'idéologie qui a changé depuis le temps de l'adolescence de Marcel Proust. Les héros culturels antiques, non proclamés mais très présents dans la narration du lycéen, et lui imposant fortement un scénario d'aventures mythiques, ne sont plus à la disposition des apprentis écrivains. C'est tout naturellement que Christophe Colomb était pour Marcel Proust un nouvel Énée dominant une tempête, un Ulysse faisant triompher l'astuce et l'éloquence sur la force brutale. Le besoin d'admirer une autorité virile et raisonnable se lit aisément dans «L'éclipse». Cependant, déjà le travail d'écriture assouplit les structures binaires du mythe (le peuple ou l'individu, la barbarie ou la civilisation) et les nuance en un triple «soit que». Marcel est déjà prêt à pénétrer le mythe d'une réalité complexe, qui le disloque partiellement.